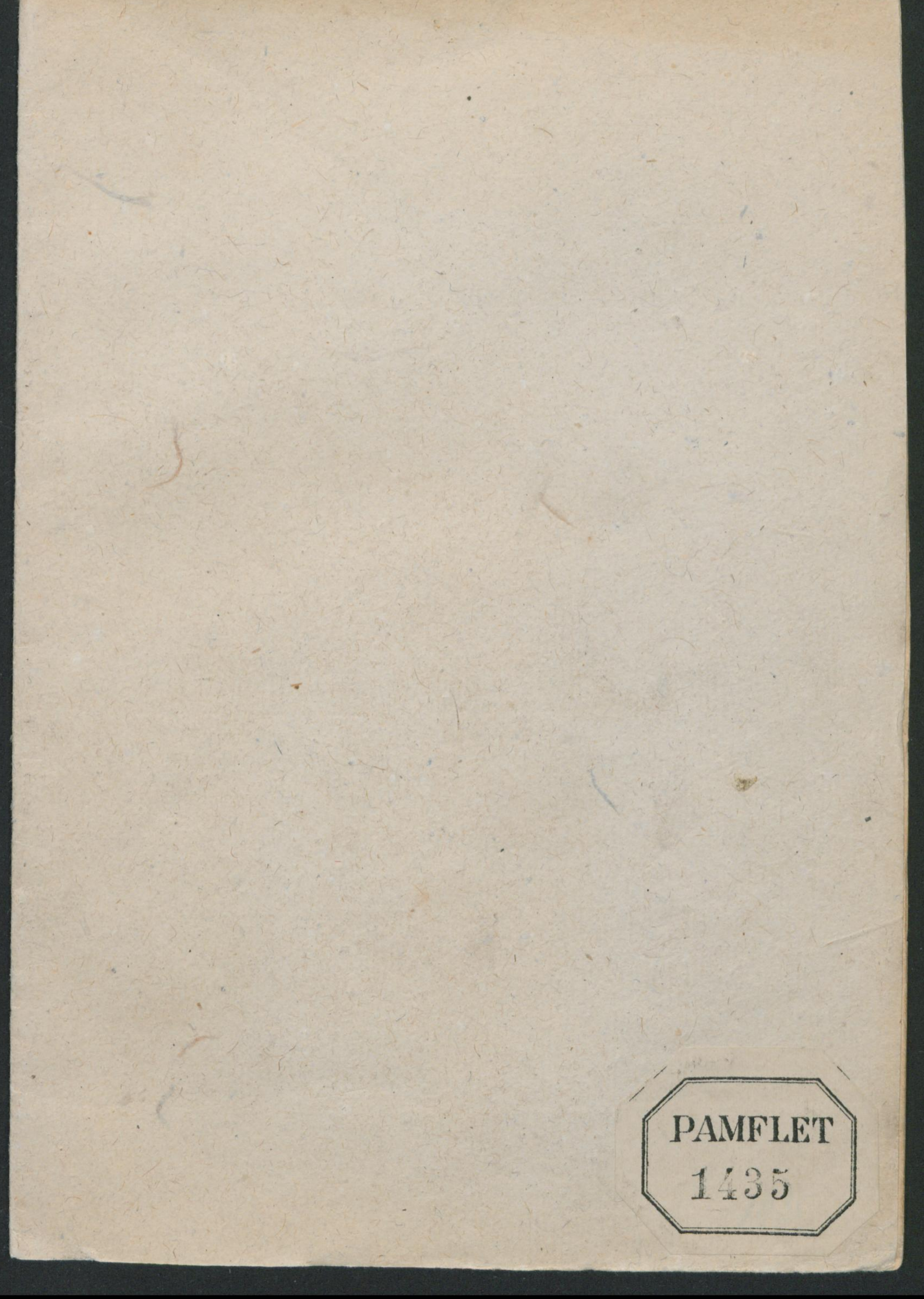
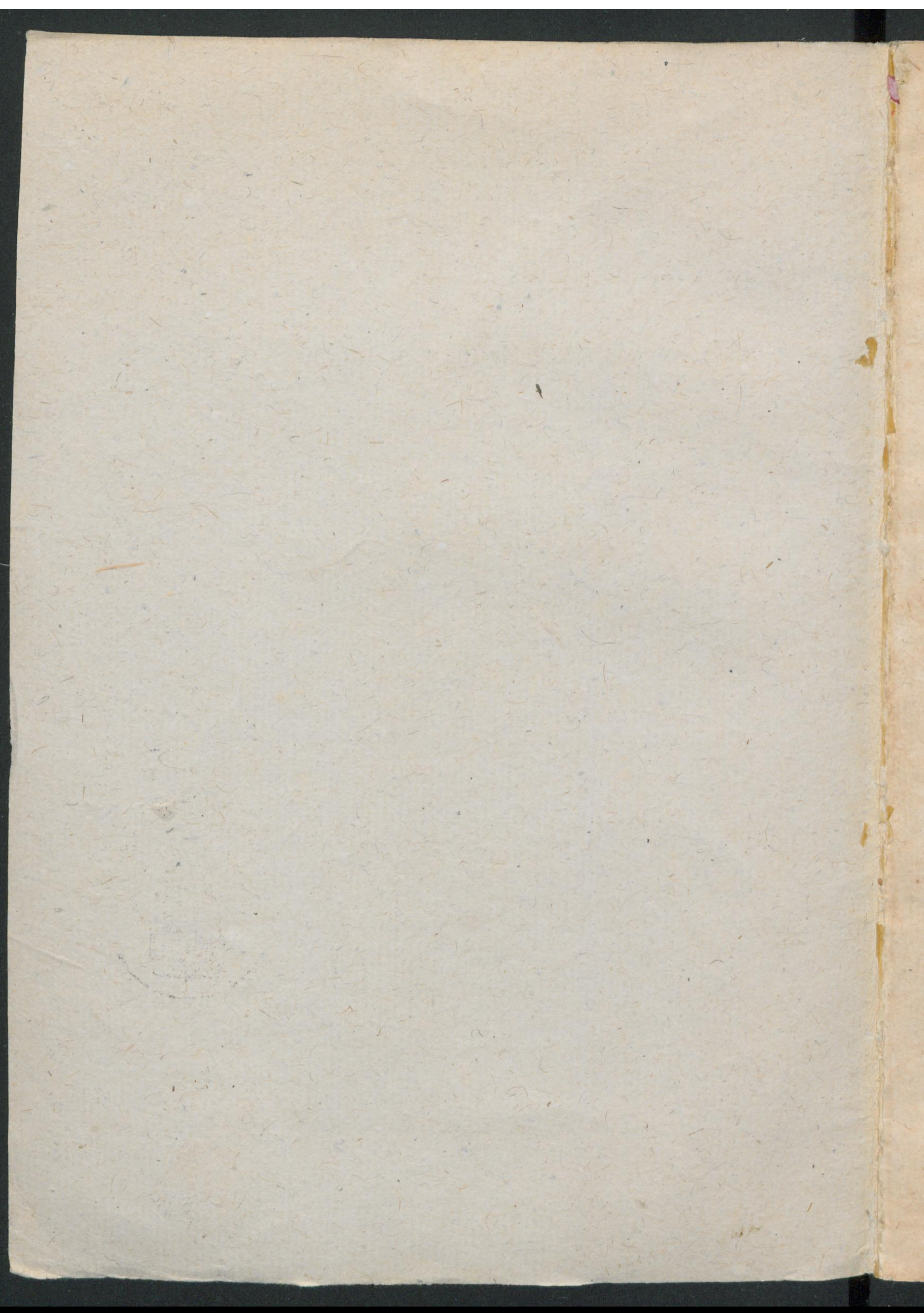

PAMFLET
1435



LE PLAIDOYER
DE L'INDIEN HOLLANDOIS,
CONTRE LE PRETENDV PACIFICATEVR ESPAGNOL.

Ἐν θύρᾳ κακός.

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.



Imprimé l'an 1608.

Lettre Missive d'un estranger a l'autre, touchant l'estat des Provinces Vnies.

MOnsieur, s'il ne vous estoit plus aisé a cognoitre l'estat de ces quartiers, que par mon moyen, je ne feroi faute de vous en advertir, nommement du present, auquel je voi les plus asseurez tenir en surseance leur jugement & intention: Mais puis qu'autres de vos amis, mesmes ceux qui ont l'oreille des personnes qui en ont le maniment vous peuvent satisfaire en ce point; Ie me contenterai de vous faire part de certains poincts, qu'un certain personnage tres-affectionné a sa patrie a representé par escrit, en sa propre langue: servans aussi d'avise-toi a tous leurs manans & inhabitans. Qui m'a induit a les vous envoyer,

en noſtre langue, pour eſtre dignes de l'eſtat preſent; comme auſſi d'eſtre veus des eſtrangers: Par ou ils pourront veoir le bon droit que ces Païs ont en leur defenſe.

Dieu les veuille regarder de ſon oeil de
pitié; & vous donner ſes ſainctes
graces, me recommandant
aux vostres. a Dieu.

S'enſuivent

S'ensuivent les raisons, desquelles il seroit a souhaitter, que Mess. les Estatz des Provinces Unies se resouvinsent, pour ne condescendre a la demande de l'Espagnol, touchant la renontiation a la traffique, & navigation des Indes.



Açoit que de la Paix provienne amitié, conversation, & traffique, laquelle, suivant la loy de nature, on ne doit refuser a son ennemi, qu'a bonnes enseignes; si est-ce, qu'il ne s'est jammais veu, qu'elle ait esté faicte au prejudice des sudites conditions: Qui est l'unique but de l'Espagnol nostre ennemi capital, qui sous pretexte de nous recognoitre, en nostre entier & souveraineté, ne tasche jour & nuit, qu'a nous voller nostre liberté, & nous bannir d'un païs qui nous revient de droit de conqueste, je-di des Indes. Ne seroit-ce, a vostre avis, lui donner le fouët és mains (qu'il a de si long temps pourchassé a toute reste) pour nous dompter a sa poste? Ne seroit-ce aussi laisser suivre a ses parolles flatteuses & emmiellées, ce qu'il n'a jamais sçeu conquerre par fer, feu, ou sang, ni aucuns stratagemes qu'il ait peu pourpenser? Que deviendroyent helas! ces povres gens, bien zelez en la vraie Religion, & au service de Mess. les Estatz, qui ont tout quitté par deça, pour y maintenir nostre parti, au peril de cent-mille morts: Ne faudroit-il pas, qu'ils y quittassent femmes & enfans, (le plus cher thresor de ce monde,) & le peu de moyens qu'ils s'y sont acquis au pris d'un penible travail: Où bien faudroit il qu'ils y demeurassent a la merci de la rage de l'Espagnol sans-merci: Qui prendroit finablemẽt vengeance, en ceux qui n'en peuvent mais, de ceux qui lui ont par tant & tant des fois abbaissé son arrogãce, par le moyen d'un si grand nombre d'heureuses & triumphãtes Victoires. Que diray-je des Indiés mesmes, qui nous y ont faict tãt d'addresse, & tãt de courtoisies, qu'il n'est en nostre pouvoir les reconnoitre, n'est que no' nous desposions de nostre estat, en ces païs mesmes pour les y establir en nostre place, ce qu'ils ont faits les premiers; Aurõt ils encores meritez que lõ leur face ce faux bond a raison d'un *Titre* en l'air? O! grand' ingratitude. Mais qui fut oncques l'Effronté tant exorbitant en ses demandes? Comment achetterons nous vne liberté (qui ja desia est nostre) au pris de nostre prejudice? Qui ne voit que ce ne sont que pures dissimulations, quand il dit qu'il

nous recognoit pour libre Republique, & que ce non obstant, il nous veut metre loi? Il l'auroit, de vrai, beau a faire, s'il fut parvenu au but de ses pretensions. Qu'est-ce nous otter la nauigation de la Mer, fors que nous faire mourir tous a petit feu, puis que d'icelle nous vient tout nostre bien & confort: Qui enrichit nos villes & champs, qui ne sont de soi que trop steriles, & nous rassasie en nostre famine, puis que de nous mesmes nous ne pourrions qu'a grand peine, alimenter le peuple d'une de nos principales villes, tant s'en faut, que nous pourrions resister aux forces de nostre ennemi. Ie passe sous silence le perpetuel regret qui nous demeureroit, d'avoir faict telle folie que de laisser eschapper ce qui ne nous a seulement servi de contre-escarpe, mais a mesmes faict reprendre ses premierres traçes, avec sa courte honte, a celui la, qui ne pensoit que de nous brasser nostre ruine. Qu'est ce qui a faict voler nostre nom par toute la terre ronde? Qui nous promet un jour avec la proprieté & Seigneurie, un renon perdurable? Qui ne voit a l'oeil que ce seroit là la ruine & totale perdition de nostre Estat, qui n'a peu estre sappé ni esbranlé durant ces longues gueres a cause de cest avantage; qui fait barre a toutes ses ruses & cautelles, lesquelles nous ne pourrons jamais contreminer, si avant que ceste navigation nous fut vnefois empeschée, puis qu'il est tout clair qu'au pris du flux & reflux d'icelle, nous appercevons changement en nostre estat. Car des commoditez qui nous en reviennent, nous fera fidelle recit la declaration qui en a esté faicte par les compagnies qui y font la traffique. Car de quatre navires & cinc cens mille hommes qu'ils ont envoyé aux Indes Orientales ils en attendent bien troix cent tonnes d'or. Guinée, seulement sur vint navires, avec quatre mille hommes, ne nous donne elle point d'an en an douze tonnes d'or de conte faict? Ie laisse les cent navires qui ont esté envoyées au sel au *Puncto del Rei*, aux Indes Occidentales avec mille & huit cens hommes, qui n'ont pas faict moins de dix cent mille florins. La traffique que l'on faict sur Cuba & Espagnola avec vint navires & quinze cens hommes, nous aportent bien huit cent mille florins. Ce qu'estant balancé cõtre les autres traffiques que nostre païs faict sur autres lieux, tant par Mer, que par terre, on trouvera qu'elles ne sont rien au pris de celle là. Par ou nous pouvons conclure, que nous nous deferions au moins, de la moitié de nos moyens, & quand & quand de nostre estat. Et ores que ceste perte ne soit que des particuliers, & que eux s'en resentiroyent les premiers, toutefois toute la Rep. ne lairroit de s'en trouver totalement prejudiciée, pour n'estre icelle composée que des particuliers, & que tout son bien depend du bon-heur des sudits, desquels elle prend son estre. Qu'ainsi soit, qui ne sçait que leur condition est de beaucoup plus avantageuse que celle de

la Rep.

la Rep. puis que leur retraire de ces cartiers en autres, ne leur feroit nulles ou bien peu d'incommoditez concernant la traffique, laquelle, ils pourroyent aussi bien exercer se retirant autre part, s'il en fut de besoin (ce que Dieu ne veuille) que dans ces païs & villes ici.

Mais a quel propos, je vous prie, est-ce que nous accorderions a nos ennemis une telle demande? Est-ce que les Navires & Matelots sont de surcharge au païs? Nullement. Car il n'est que trop cognu de tout le monde, que jaçoit qu'ils soyent en grand nombre, que neantmoins ils ne coutent la maille a la commune. Mais au rebours, c'est un Magazin & reserve pour en tirer du service en une urgente necessité. Ou bien, est-ce que nous sommes tant lasches de cœur, & de courage, que de nous lasser en une œuvre tant louable, & necessaire, par laquelle nous faisons veoir a tout le Monde l'injure & le tort que l'Espagnol nous fait? Rien moins: puis que nous voyons le courage de nos valheureux soldatz ne briguer autre gloire: Et les Potentats, voit mesme les Elemens, favoriser nostre parti, & d'abondant, nos Moyens s'accroitre de jour en jour, sans que je parle du zele de la vraye Religion, que l'on voit, graces a Dieu, aller de bien en mieux. Ou bien, aurions nous plus cher d'avoir de grace & pour un temps nostre souverainetè signée au papier par nostre ennemi, & un simple Titre a credit, que la possession proprietaire & perpetuelle? Est-ce cela qui nous meine? nous avons & l'une & l'autre: que demandons nous d'avantage? Que nous en chaut il si nostre ennemi y faict difficulté, puis que tous autres Potentatz nous recognoissent pour telz, & que nostre bon droit le faict assez paroitre. La Nature qui nous favorise en nostre juste querelle: Le sang innocent d'un million d'ames qui se sont hazardez au peril, & demeurez en la peine pour icelle: Finablement nostre posterité, juge de nos actions, pourroyent a bon droit crier a l'advenir Vengeance, Vengeance devant le Throsne du Iuste Iuge. Combien y a il des Monarques, Roys & Princes, qui s'estimeroyent bienheureux, si cest heur leur eut voulu, tant pour l'asseurance de leurs places, que pour la commodité de leurs sujectz? Et nous, nous laisserons encores piper par je ne sçai quelles belles promesses, non obstant qu'elles nous ayent esté faussées par tant & tant des fois? Que sont devenues celles, qui ont esté du passé publiées avec tant de ceremonies, tant d'apparence, & tant de sainčteté? N'ont elles pas esté cassées du jour au lendemain? Quand sera-ce que nous ouvrirons vnefois les yeux de nostre entendement, & que nous nous reveillerons du profond sommeil, qui accable nostre coeur & courage, si ce n'est maintenant quand nous voyons nostre ennemi, non seulement approcher de nos frontieres, mais qui plus est loger au beau mi-

lieu de

lieu de nos Villes & entrailles, voir au cabinet de nostre cœur. Nous proposant par mesmes moyenneurs les mesmes conditions, pour mesmes fins, que du passé. Fins, qui pour estre beaucoup plus amples & vrgétes quils ne furent oncques, meritent bien qu'il en fausse la foy, encores que ce fut cent fois le jour? Voila les gens esquels nous mettons nostre fiance. Sans vne fois nous resouvenir comment il nous en a pris, & en prent, a nostre tres-grand regret, de jour a autre a nos voysins, qui se laissent coiffer & aveugler par tels beaux semblans. Qu'ainsi soit, que veut la Toyson d'or (par laquelle ils s'imaginent estre des petis Roys de la Terre, sans maille ni denier) qu'une totale ruine des maisons ou elle prend vne fois place. Voila le souverain moyen par lequel le Roy d'Espagne se sçait venger de ses ennemis tout a loisir, sous masque de faveur & recompense. Combien! combien! il lui eut valu par ci devant, s'il eut sçeu metre en oeuvre ce Catholicon en place de l'espée, qui toute ensanglantée encores comme elle est, du Noble sang de nos nobles & fideles Seigneurs du païs, nous attend tous de pied coy, l'un apres l'autre. Ce ne sera donçques qu'a vos despens, (o siecle malheureux!) Egmōt, Hornes, & Orange, que nous aurons joué ceste funeste Tragedie? Or donçques, si ainsi est que Dieu nous veut a tous voiler la veuë, & priver de bon Conseil, pour nostre chastiment: Ie dis des maintenant le dernier adieu a nos chers Confreres qui sont aux Indes; & d'un Chemin aux Indiens, qui nous ont si fidelement, courageusement & constamment assisté & secouru en nostre besoin, & extreme necessité: Adieu a toute la Traffique & ses dependances, Navires, Matelotz & Marchans: Adieu a la Faveur des Roys, Princes & Peuples qui nous ont si long temps servi (mais las en vain!) de murailles encontre la rage de nostre ennemi: Adieu aux inhabitans du païs tant grans que petis: Finablement Adieu a Mess. les Estatz, & quant & quant a tout l'Estat qui ne faysoit que de venir en la fleur de son eage, quand on lui limitoit ses jours: Qui est l'endroit ou je vous dis, Monsieur, encores vnefois l'adieu: Suppliant le Roy des Roys, avoir pitié de son povre peuple, & vous donner le comble de vos saincts & vertueux desirs. De vostre maison de N. 1608.

Le tout vostre.

I. B. de Walerande.

